

Extrait du roman "Meursault, contre-enquête" de Kamel Daoud
Chapitre IX, pages 99 à 101
Editions Actes Sud, Arles 2014

[...] Ce que je veux c'est me souvenir, je le veux tellement et avec une si grande force que je pourrais remonter le temps peut-être, arriver à cette journée d'été 1942, et interdire l'accès à la plage, durant deux heures, à tous les Arabes possibles de ce pays. Ou bien être jugé, enfin, oui, pendant que je regarde la salle d'audience se faire écraser par la chaleur. Halluciné, entre l'infini et le halètement de mon propre corps coincé dans sa cellule, luttant par le muscle et la pensée contre les murs et l'enfermement. J'en veux à ma mère, je lui en veux. C'est elle qui tenait ma main tandis que Moussa tenait la sienne et ainsi de suite jusqu'à Abel ou son frère. Je philosophe? Oui, oui. Ton héros l'a bien compris, le meurtre est la seule bonne question que doit se poser un philosophe. Tout le reste est bavardage. Je ne suis cependant qu'un homme assis dans un bar. C'est la fin du jour, les étoiles surgissent une à une et la nuit a déjà donné au ciel une profondeur vertigineuse. J'aime ce dénouement régulier, la nuit rappelle la terre vers le ciel et lui confie une part d'infini presque égale à la sienne. J'ai tué pendant la nuit et, depuis, j'ai son immensité pour complice.

Ah! Tu sembles étonné par mon langage. Comment et où l'ai-je appris? A l'école. Avec Meriem. C'est surtout elle qui m'a aidé à perfectionner la langue de ton héros, et c'est elle qui m'a fait découvrir, lire et relire encore ce livre que tu conserves dans ton cartable comme un fétiche. La langue française est ainsi devenue l'instrument d'une enquête pointilleuse et maniaque. Ensemble, nous la promenions comme une loupe sur la scène du crime. Avec ma langue et la bouche de Meriem, j'ai dévoré des centaines de livres! Il me semblait que j'approchais des lieux où l'assassin avait vécu, que je le retenais par la veste pendant qu'il embarquait vers le néant, que je le forçais à se retourner, à me dévisager puis à me reconnaître, à me parler, à me répondre, à me prendre au sérieux: il tremblait de peur devant ma résurrection alors qu'il avait dit au monde entier que j'étais mort sur une plage d'Alger!

J'en reviens cependant au meurtre, car je n'aurai pas d'autres procès, je crois, que celui que je m'offre ici, dans ce bar minable. Tu es jeune, mais tu peux me servir de juge, de procureur, de public, de journaliste... Quand j'ai tué, donc, ce n'est pas l'innocence qui, par la suite, m'a le plus marqué, mais cette frontière qui existait jusque-là entre la vie et le crime. C'est un tracé difficile à rétablir ensuite. L'Autre est une mesure que l'on perd quand on tue. Souvent, depuis, j'ai ressenti un vertige incroyable, presque divin, à vouloir -du moins dans mes rêveries- tout résoudre, en quelque sorte, par l'assassinat. La liste de mes victimes était longue. D'abord commencer par l'un de nos voisins autoproclamé "ancien moudjahid" alors que tous savent que c'est un escroc doublé d'une crapule, qui a détourné à son profit l'argent des cotisations de vrais moudjahidine. Puis enchaîner sur un chien insomniaque brun, maigre, à l'oeil fou, traînant sa carcasse dans ma cité; ensuite, cet oncle maternel qui, à chaque Aïd, après la fin du ramadan, est venu, pendant des années, nous promettre de rembourser une ancienne dette, sans jamais le faire; enfin, le premier maire de Hadjout qui me traitait comme un impuissant parce que je n'avais pas pris le chemin du maquis comme les autres. Cette pensée devint donc familière, après que j'ai tué Joseph, et que je l'ai jeté dans un puits-manière de parler bien sûr, puisque je l'ai enterré. A quoi bon supporter l'adversité, l'injustice ou même la haine d'un ennemi, si l'on peut tout résoudre par quelques simples coups de feu? Un certain goût pour la paresse s'installe chez le meurtrier impuni. Mais quelque chose d'irréparable aussi: le crime compromet pour toujours l'amour et la possibilité d'aimer. J'ai tué et, depuis la vie n'est plus sacrée à mes yeux. Dès lors, le corps de chaque femme que j'ai rencontrée perdait très vite sa sensualité, sa possibilité de m'offrir l'illusion de l'absolu. A chaque élan du désir, je savais que le vivant ne reposait sur rien de dur. Je pouvais le supprimer avec une telle facilité que je ne pouvais l'adorer- ça aurait été me leurrer. J'avais refroidi tous les corps de l'humanité en en tuant un seul. D'ailleurs, mon cher ami, le seul verset du Coran qui résonne en moi est bien celui-ci "Si vous tuez une seule âme, c'est comme si vous aviez tué l'humanité toute entière".

